

LES PREMIERS BOURSIERS ROUMAINS A ATHÈNES.

La formation des professeurs spécialisés pour l'enseignement théologique fut un problème bien difficile à résoudre en Roumanie dans la première moitié du XIX-e siècle. Les écoles supérieures grecques ayant été fermées lors de l'insurrection de 1821, les seules sources qui pussent satisfaire la soif de science des jeunes théologiens roumains étaient désormais les écoles à l'étranger.

La littérature religieuse étant entièrement rédigée en grec et en latin, toute préparation sérieuse en théologie exigeait dès le début la connaissance de ces deux langues. Ainsi, dès 1843, l'évêque de Buzău envoya à Athènes Démètre Racoviță, jeune homme qui avait terminé brillamment les études du séminaire de son éparchie. L'année suivante, Néophyte, archevêque de Bucarest et chef de l'enseignement religieux, proposa lui aussi qu'un certain nombre de jeunes ecclésiastiques fussent envoyés à l'étranger pour y continuer leurs études. Sa proposition se trouve motivée par le manque de professeurs „roumains autochtones” ayant l'instruction nécessaire pour enseigner dans les écoles cléricales, et par la crainte que les professeurs étrangers n'introduisent dans les écoles une mauvaise influence. Par suite de cette proposition, Néophyte envoya, au début de 1844, à Pest, — „où l'on peut mieux qu'ailleurs apprendre le latin” — quatre jeunes gens qu'il avait fait d'abord ordonner moines. Vers la fin de cette même année, il envoya encore „à l'école ecclésiastique ouverte depuis peu de temps dans la ville d'Athènes”, quatre jeunes hommes, pour y étudier le grec ancien, dans lequel „les saints Pères et les maîtres de l'Eglise Orientale ont écrit les oeuvres qu'ils nous ont laissées, à nous orthodoxes, en héritage sacré et trésor très précieux à éclairer nos esprits”. Vers la fin de 1844, se trouvaient donc à Athènes pour l'étude du grec et des sciences théologiques, à part Démètre Racoviță, encore quatre étu-

dians : le diacre Dionysios Măldărescu, le moine Dosithée, Élie Benescu et Lazare Drugeanu ; l'année suivante arriva le sixième boursier, Jean Nicolescu. Fidèle à une ancienne tradition, Néophyte envoya sept jeunes gens qui devaient suivre d'abord les cours du séminaire de Chişinău et se perfectionner ensuite à l'Académie théologique de Kiev. Vers le début de 1845, dix-sept jeunes hommes issus des écoles cléricales de Valachie continuaient donc leurs études à l'étranger.

Arrivés à Athènes, les boursiers roumains furent accueillis et installés par Georges Tisamenos — personne de confiance de Néophyte — qui fut pour eux, au cours de ces années d'études, le guide et le conseiller de leur vie d'étudiants. Ils n'ont pas suivi à Athènes les cours de la Faculté de théologie (qui y existait depuis 1837), mais les cours d'une école théologique privée. Les jeunes Roumains ne connaissaient pas suffisamment le grec et ne possédaient pas encore les études nécessaires pour suivre les cours de l'Université. Le métropolite tient compte de cette situation et leur recommande l'école cléricale de Rizaris.

Conseillés par leurs maîtres, ils font d'abord une année d'études de progymnase pour acquérir la connaissance de la langue. Décidés à y parvenir le plus tôt possible, ils prennent aussi des leçons privées de grec. Le 15 septembre 1845, Élie Benescu put seul prendre ses inscriptions parmi les élèves des classes supérieures, tandis que les autres — à l'exception du moine Dosithée qui continua le progymnase — renseignèrent, par écrit, le métropolite qu'ils allaient suivre les cours des classes inférieures du dit Institut. Démètre Racoviţă, le boursier de l'évêché de Buzău procéda de même jusqu'en octobre 1846, lorsqu'il prit ses inscriptions à la Faculté de théologie ¹.

Dans leurs premières lettres, les boursiers de l'Institut Rizaris trouvent à se plaindre des conditions où ils vivent et de certaines difficultés qu'ils éprouvent aux cours de langue grecque. Parfois ils observent même que les professeurs ne sont pas assez capables. Mais une fois la période d'adaptation terminée, ils commencent à s'attacher à leurs maîtres et prononcent sur eux des appréciations pleines d'éloges. En janvier 1846, ils écrivent au métropolite que Mich I Apostoïidis était passé à la chaire de théologie dogmatique de la faculté de théologie. C'était Néo-

¹ I. Ionaşcu, *Materiale documentare privitoare la istoria seminarului din Buzău* (Matériaux documentaires concernant l'histoire du séminaire de Buzău), Bucarest 1937, p. 52.

phyte Duca qui devait prendre la direction de l'école ; mais il meurt le 20 décembre 1845. Seul l'archimandrite Calagane¹, écrivent-ils alors, peut être considéré digne de diriger cette école après la mort du vieux Duca. Les jeunes Roumains qui appréciaient ses hautes qualités, firent cercle, avec leurs camarades grecs, autour du professeur grec Calagane, et malgré les intrigues des éphores qui administraient la fondation des frères Rizaris, réussirent à lui faire obtenir le poste de directeur.

Une fois vaincues les premières difficultés, les boursiers roumains commencent leurs études spéciales. Élie Benescu fait des progrès dans la langue et la littérature grecques et allemandes, de sorte que le professeur Calagane le loue et lui recommande de se procurer une édition allemande de Platon pour ses exercices de traduction². Il envoie au métropolite le programme des matières enseignées à l'Institut. L'objet principal paraît être la langue et la littérature grecques, et, comme l'allemand n'y figurait pas, il semble qu'il en prend des leçons privées. Lazare Drugeanu, qui se trouvait dans une classe inférieure, obtient en 1846 un certificat avec la mention *très bien* en grec, en mathématiques, en l'histoire sainte, en l'histoire générale et en géographie politique³. Jean Nicolescu, le diacre Dionysios Măldărescu et le moine Dosithee suivaient les mêmes cours que Lazare Drugeanu, tandis que Démètre Racoviță était étudiant de la Faculté de théologie où il fréquentait les cours de Michel Apostolidis, Theoclès Pharmachis et Constantin Contogonis à la Faculté de théologie. Racoviță suivait en même temps les cours de la Faculté de philosophie, où il fréquentait les leçons de philosophie et de rhétorique de Néophyte Vamva, de littérature grecque de Constantin Asopios, de philologie grecque de Jean Venthilos, d'histoire de Théodore Manusis et de logique, de métaphysique et de droit naturel de Jean Philippe⁴.

Ces jeunes gens n'étaient pourtant pas également doués. Malgré leurs efforts, ils ne réussirent pas tous dans leurs études. Parmi les boursiers de l'Église Métropolitaine, ce furent seulement Jean Nicolescu, Lazare Drugeanu et Élie Benescu qui restèrent

¹ V. Papacostea et M. Regleanu, *Seminarul Central* (Le séminaire central), 1836—1936, Bucarest 1938, p. 207.

² V. Papacostea et M. Regleanu, *ouvr. cit.*, p. 208.

³ *Ibid.*, p. 209.

⁴ I. Ionașcu, *ouvr. cit.*, p. 65.

encore à Athènes pour suivre aussi les cours de l'Université. Les deux autres, le diacre Dionysios Măldărescu et le moine Dosithée, furent rappelés lorsqu'ils eurent terminé les cours de l'école de Rizaris. Le métropolite avait pensé, à un certain moment, de rappeler les trois autres aussi, mais, comme ils insistèrent, on leur prolongea la durée des études, de sorte qu'en 1848 ils commencerent à suivre aussi les cours universitaires.

Les lettres datant de leurs années d'apprentissage à Athènes laissaient quelquefois paraître le regret de s'être engagés à une tâche qui dépassait leurs forces, car à part les matières que comportait le cours, ils devaient travailler pour apprendre le grec ; maintenant, lorsque cet obstacle fut vaincu, on voit s'éveiller en eux la curiosité scientifique et le désir d'apprendre le plus de choses possibles.

Le diplôme obtenu par Démètre Racoviță à la fin de ses études nous fait savoir qu'il avait suivi, à part les cours de théologie, de philosophie et de lettres, le cours complet de physique expérimentale du professeur Démètre Strumbos, de même que le cours de zoologie et de géologie du professeur Héraclès Mitzopulos¹. Certains de ces professeurs étaient bien connus dans les Principautés Roumaines avec lesquelles ils entretenaient de nombreuses relations. Néophyte Vamva était en correspondance avec le métropolite Néophyte et lui envoyait certains livres de théologie par l'intermède des boursiers roumains. Beaucoup d'entre eux avaient parcouru les différentes villes de sud-ouest de l'Europe où ils avaient enseigné et fait connaître leur érudition. Lorsque les premiers résultats du mouvement pour la renaissance grecque furent évidents, ils se hâtèrent de rentrer dans leur patrie pour se trouver au centre de cette vaste action nationale. Leurs anciennes relations avec les centres où ils avaient enseigné continuaient dans une faible mesure, leur activité tendant avant tout aux progrès des études théologiques de leur pays.

La vie d'étudiant de ces jeunes Roumains à Athènes était de beaucoup plus calme que celle de leurs camarades dans les autres centres universitaires. Jean Roșu, le correspondant des étudiants roumains de Budapest, écrit au métropolite Nifon que ceux-ci ne manquent pas d'assister aux spectacles et de participer à toutes sortes de divertissements et de fêtes. Les étudiants d'Athènes

¹ I. Ionașcu, *ouvr. cit.*, p. 77.

nes, par contre, vivent dans un autre milieu, menant une vie d'études continuelles, privée de distractions. Lazare Drugeanu se plaint, dans une lettre, que ses yeux le font souffrir à cause de la lumière trop faible de ses nuits de travail. Jean Nicolescu demande à un certain moment l'autorisation d'être ordonné moine par le métropolite d'Athènes qui l'avait conseillé dans ce sens. Comme théologiens, ils devaient se présenter à certaines dates au métropolite d'Athènes qui s'intéressait à leurs progrès. Les jours de fête ils allaient tous à l'église russe où le diacre Dosithée et le moine Dicnysios, ordonné prêtre, célébraient parfois le service divin. Ils expliquent dans leurs lettres qu'ils vont à cette église parce qu'ils la considèrent plus conforme à leur caractère et à leurs habitudes et parce que la messe y est dite en deux langues ¹.

Dans certaines lettres envoyées à leurs camarades de séminaire, ils décrivent la situation de la Grèce. En 1846, Jean Nicolescu écrit que „l'Hellade passe par des moments difficiles à cause de la misère” ². Là-dessus, ils donnent maintes informations.

En effet, la Grèce traversait à ce moment-là une grave crise sociale et économique, due aux limitations imposées à l'émigration par la reconstitution des états balkaniques. La population grecque se trouvait confinée entre les limites établies par les traités ; elle avait gagné l'indépendance, mais avait perdu les grandes possibilités que lui offrait autrefois l'Empire Ottoman. La mer et ses ressources commerciales ne présentaient pas encore une source de travail pour le prolétariat grec, tandis que les Principautés Roumaines ne leur offraient plus les mêmes moyens qu'ils avaient trouvés sous le règne des Princes phanariotes, bien qu'il y avait encore un petit nombre de commerçants et de métayers grecs qui émigraient vers les Pays Roumains ³.

Les troubles politiques et les polémiques provoqués par les travaux constitutionnels sont pour les jeunes Roumains des aspects tout nouveaux, mais ce qui leur produit une forte impression c'est, surtout, la grande liberté de la presse. En 1846, à l'occasion du mariage du Prince Bibescu, les journaux grecs lui consacrent de longs et injurieux articles, de même qu'au Patriarche de Constantinople qui avait permis ce mariage. Les

¹ Y. Papacostea et M. Regleanu, *ouvr. cit.*, p. 207.

² *Ibid.*, p. 202.

³ *Ibid.*, p. 214.

étudiants en parlent dans leurs lettres, mais ils hésitent à envoyer les journaux ¹.

À leur tour, ils recevaient des nouvelles du pays. Les lettres et les journaux que les camarades leur envoyaient les renseignaient sur les événements qui se précipitaient vers 1848. Lorsque leur parvient la nouvelle de la révolution nationale, Élie Benescu, Jean Nicolescu, Démètre Racoviță et Lazare Drugeanu envoient des lettres de félicitations à leurs anciens camarades et aux amis qui avaient pris part au mouvement d'insurrection. Ils traduisent en grec les hymnes révolutionnaires qu'ils ont reçus de leur pays, et les font connaître à leurs camarades grecs, tâchant d'oublier ainsi le regret de ne pas avoir été présents à la révolution nationale de leur patrie.

En 1850, les quatre boursiers d'Athènes rentrent dans leur patrie après avoir obtenu le diplôme de la faculté de théologie et de philosophie. Ils devaient former, avec leurs camarades qui avaient étudié dans d'autres écoles supérieures à l'étranger, ce corps de professeurs capables de réaliser dans les séminaires roumains l'organisation nouvelle qu'on attendait d'eux. Les circonstances furent pourtant défavorables et les séminaires gardèrent encore, jusqu'en 1864, presque la même organisation que leur avait été donnée par la loi russe du Règlement Organique. Grâce aux études que ces jeunes hommes avaient faites dans les écoles supérieures à l'étranger, les séminaires connurent pourtant, par l'activité des nouveaux professeurs, un rythme de vie plus rapide qui rendit possible leur organisation nouvelle par la loi de l'enseignement de 1864. En outre, les boursiers d'Athènes ont rétabli nos relations intellectuelles — interrompues pendant une trentaine d'années environ — avec le centre le plus important de l'Église orthodoxe.

M. REGLEANU

¹ *Ibid.*, p. 205.